

paulinienne, devenue la doctrine de l'Église infallible, est précis. Non seulement nous pouvons, mais nous devons croire qu'en nous appropriant les mérites infinis du Christ, nous sommes en droit d'obtenir de Dieu le pardon de nos fautes, quelles qu'elles soient, la valeur de ces mérites l'emportant, sans comparaison possible, sur nos torts les plus regrettables. O mon Père des cieux, je veux aller à vous; je veux retrouver le regard et le sourire de votre bonté que j'ai perdus; j'aspire à ce qu'il soit dit de moi: *Beati quorum remissæ sunt iniquitates et tecta sunt peccata!* Me sentir éloigné de vous à cette heure et menacé de l'être à jamais me pèse comme un cauchemar affreux. Si j'étais seul, je n'oserais pas me présenter. Mais je ne suis pas seul; votre bien-aimé Fils Jésus, mon frère et mon ami, est là qui se tient entre vous et moi, entre votre justice et ma misère. J'use de lui, je m'avance vers vous en m'appuyant à lui qui me soutient et me rassure; je me sais et je me sens par avance accueilli.

Ce premier office rendu par le Christ Sauveur

emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis, ad serviendum Deo viventi! (Hebr. ix, 11, 14.)

Habentes itaque, fratres, fiduciam in introitu sanctorum, in sanguine Christi, quam initiavit nobis viam novam et viventem per velamen, id est, carnem suam et sacerdotem magnum super domum Dei: accedamus cum vero corde in plenitudine fidei, aspersi corda a conscientia mala, et abluti corpus aqua munda, teneamus spei nostræ confessionem indeclinabilem; fidelis enim est qui repromisit. (Hebr. x, 19-23.)

n'est pas le seul qu'il me rende. Par l'application efficace de ses mérites et de sa rédemption, me voilà en paix avec Dieu, en état de grâce, comme parle le catéchisme, c'est-à-dire dans la condition voulue pour que, mes fautes étant pardonnées, je sois agréable à Dieu. J'entreprends de m'acquitter de chacun de mes devoirs religieux. Là encore, au lieu d'en être réduit à mes efforts personnels, qui n'iraient pas loin, je puis et je dois recourir à l'entremise du Médiateur. « Personne ne vient au Père que par moi. » Le principe est le même et s'applique de la même façon.

Ainsi, je veux adorer Dieu. Ma raison et ma foi me disent que c'est là pour toute créature intelligente une impérieuse obligation; je me recueille. Hélas! que je suis donc vite à bout de mes pauvres ressources! Ce que je sais de Dieu, malgré la Révélation à laquelle j'adhère de tout cœur, est si peu de chose! J'ai bien conscience de posséder la vérité totale sur Dieu, sur son existence, sur son essence, sur ses attributs, sur sa vie auguste dans la Trinité; mais de me rendre compte de ce que je sais, je n'y puis prétendre. Je tiens sous mes yeux ravis et dans mes mains respectueuses la formule du mystère; mais cette formule, ni je ne la déroule, ni je ne me l'explique. Et alors, faute de lumière, mon adoration reste douloureusement chétive... O Jésus! de qui l'intelligence et les puissances humaines, illuminées de la vision

directe, se sont élevées au plus haut sommet de l'adoration; ô Jésus, adorateur en esprit et en vérité, l'adorateur que le Père attendait, je couvrirai mon indigence de votre richesse. Comme le petit enfant, obligé de s'adresser à quelque grand personnage, et embarrassé de le faire parce qu'il ne comprend pas et s'exprime mal, laisse parler un autre que lui, je vous laisserai parler, vous; j'irai au Père avec vous. Vous lui chanterez votre hymne saint, et ma faible voix se perdra dans la majesté de la vôtre. Ma petite note tremblante aura pour appoint la beauté et la plénitude de vos propres hommages. Vous et moi, vous en moi, nous ne ferons qu'un. *Nemo venit ad Patrem nisi per me..., per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Ainsi, je veux aimer Dieu. Même humiliante pénurie: mon esprit est borné, mon cœur ne l'est pas moins. Encore si, tel qu'il est, il s'employait tout entier à s'attacher au Bien souverain, à l'absolue Beauté; mais c'est le contraire qui se produit sans cesse. Le moindre attrait des créatures, leurs moindres avances, captivent mon attention et font se retourner vers la terre la pauvre capacité d'amour que je possède. Je dis: « Mon Dieu, je vous aime! » Et, dans le moment même où je le dis, peut-être quelque humaine tendresse, parce qu'elle est plus près de moi et plus à ma portée, parce qu'elle se révèle à moi avec des charmes plus sensibles, détourne-t-elle à son profit le meilleur de mes puissances affectives. J'ai con-

science de ne pouvoir pas aimer Dieu, faute de le connaître et de le comprendre; j'ai la honte par surcroît de constater que je lui dérobe souvent ce que je pourrais lui offrir d'attachement fidèle, à cause des fascinations exercées sur moi par la créature. O Jésus, de qui aimer votre Père a été la vie, de qui le cœur, embrasé par la contemplation intime de Dieu, n'a pas un instant cessé de battre pour Dieu, même au milieu de vos affections terrestres les plus douces, celle que vous inspirait Marie votre sainte Mère, celle que vous portiez à Marthe et Marie et à Lazare, ô Jésus, venez-moi en aide, soyez-moi secourable! Prêtez-moi quelque parcelle, quelque étincelle de l'immensité de votre amour, ou plutôt faites-moi place au foyer même de votre amour. Avec vous, en vous, par vous, je me dédommagerai de n'être qu'impuissance et froideur. « Mon Dieu, je vous aime! » Ces mots sur mes lèvres signifieront que j'ai le sincère désir d'aimer Dieu, puisque c'est la loi de mon être, et que je vous emprunte tout ce qui me manque. *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Je veux aimer mes frères, ce qui est, je le sais pertinemment, le second commandement égal au premier. Le plus souvent, dérision lamentable que mon amour du prochain et que mon zèle! D'abord, quelque idée élevée que je cherche à m'en faire, je ne sais pas au vrai ce que sont les âmes, ce qu'elles sont pour Dieu, ni à quel degré il les aime, ni combien il me

demande et me commande de les aimer. Mes préférences naturelles et instinctives vont à celles qui me plaisent par une certaine conformité de tendances entre elles et moi. Les autres, je les tiens à distance, ou, si je m'en occupe, c'est pour l'acquit de ma conscience et sous l'aiguillon du devoir impérieux. Il en est que décidément je délaisse, sous prétexte que l'hostilité notoire de leurs sentiments, leur irrégion affichée, m'imposent cette réserve et cette abstention. Et puis mon zèle, quand j'en écoute vraiment les inspirations, est peu sûr de lui-même. Il se lasse vite ; les difficultés l'attristent, l'insuccès le décourage. S'il se soutient avec une certaine persévérance, que d'ombres fâcheuses le déparent ! La satisfaction vaniteuse de réussir, la notoriété qui se fait autour de ma personne et de mes œuvres, le bon renom que je m'acquiers, font tache sur la pureté de mes intentions, tendent à devenir le mobile prépondérant de mes pensées et de mes actes. O Jésus, vous qui avez aimé les hommes parce que vous compreniez à fond ce qu'est pour les hommes leur dignité de fils du Père des cieux, vous qui jamais n'avez connu ces distinctions lamentables entre les unes et les autres des âmes rencontrées sur votre route, vous de qui le zèle limpide comme les eaux à leur source ne s'est jamais mélangé d'aucune préoccupation étroite et intéressée, encore une fois, soyez-moi secourable. Vos dispositions magnifiques, je me les

approprierais, je m'en revêtirai, je cacherai mes haillons de prêtre prétendu zélé sous la beauté pleine et attrayante de votre apostolat. Et ainsi, pour qu'il ne me dédaigne pas, pour qu'il ne me repousse pas, j'irai avec vous et par vous vers Dieu. *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Je veux me repentir de mes péchés. Puisque je ne suis pas en mesure d'offrir à la justice divine une compensation adéquate de mes fautes, qui en mérite de soi et par soi le pardon, c'est bien le moins que j'en aie le regret sincère, intelligent et soutenu. Ce regret, je ne l'ai pas. Ce regret, j'en suis incapable. Ma contrition, qui n'est point éveillée et provoquée par une claire vue suffisante de ce que le péché est réellement, du genre et du degré de désordre qu'il implique, ma contrition ne jaillit pas des profondeurs de ma conscience. Et de plus, à peine formée dans mon âme sous une inspiration de foi, elle se dissipe, elle s'évapore pour faire place à la multitude des préoccupations et des regrets secondaires, tantôt futiles, tantôt coupables, qui peuplent ma vie. O Jésus pénitent, ô Jésus contrit, ô Jésus de Gethsémani, qui, dans l'horrible vision du péché du monde, avez sué le sang et souffert jusqu'à mourir ; ô vous, qui d'un regard pénétrant et sûr avez mesuré l'étendue vraie du péché, ce qu'il est pour Dieu, ce qu'il est pour l'homme, vous m'aidez à sortir des limites désolantes de ma

contrition et de la banalité de repentir où je me traîne. Je m'approcherai de vous sous les oliviers séculaires, je m'agenouillerai à côté de vous, je vous regarderai agoniser pour le salut du monde et pour mon propre salut. Une fois de plus, je vous emprunterai ce qui me manque; une fois de plus, pour aller au Père dans la seule attitude qui me convienne et dans les dispositions qu'il exige, je prendrai de votre abondance superbe et inépuisable. *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Je veux me résigner à mes épreuves, souffrances physiques qui me brisent, souffrances morales qui me torturent. Je comprends qu'il est plus raisonnable, plus noble, plus bienfaisant, d'attribuer la douleur à la permission d'un maître de mes destinées dont le dessein m'échappe, mais dont la sagesse et la bonté sont pour moi certaines, qu'à la brutalité aveugle de la nature. Je m'efforce à me soumettre, mais que mon effort est donc promptement épuisé! Malgré moi, les protestations amères montent de mon cœur à mes lèvres; je me plains; je vais jusqu'au murmure accentué, jusqu'à l'irritation à peine déguisée. C'était ainsi hier; ce sera encore ainsi demain et toujours. O Jésus, qui, presque à la veille de votre Passion et de votre mort sur la croix, avez déclaré que vous vouliez « boire le calice préparé et présenté par le Père »; qui n'avez pas trouvé qu'il y eût une goutte d'amertume de trop; qui, au plus fort

de vos accablements, après un cri rapide de délivrance, vous êtes empressé d'ajouter : « Que votre volonté soit faite et non la mienne! » laissez-moi m'envelopper de votre magnanimité sublime. Mon horreur et ma lassitude de souffrir s'atténueront aux regards du Maître suprême, si je me présente revêtu de la beauté de votre héroïsme. Pour vous, en vous, avec vous, mon bien-aimé Martyr, je me sentirai moins indigne de paraître devant votre Père, qui est mon Père; votre Dieu, qui est mon Dieu. *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

A l'aide de ces développements, qui pourraient se prolonger davantage, mais qu'il faut restreindre, vous comprenez, messieurs et vénérés confrères, l'application élargie que je vous prêche du principe de la médiation; la médiation appliquée non plus à la seule rémission des péchés, mais à l'exercice de la religion tout entière, à toute la vie sacerdotale dans ses plus intimes et plus incessants rapports avec Dieu.

Nous donnons ce que nous pouvons, et, comme cela est peu, nous y ajoutons continuellement la valeur des dispositions et des actes de Jésus homme, notre frère et notre ami, ayant conscience de la nécessité de recourir à lui pour nous présenter au Père. Et ce que nous trouvons en lui quand nous recourons à lui, ce n'est pas simplement quelque chose de meilleur, qui corrige nos imperfections, un appoint de ressources qui enrichisse notre pauvreté; c'est

l'excellence même de sa condition d'Homme-Dieu, son humanité absolument parfaite à cause de sa compénétration par la divinité dans l'Incarnation et la vie théandrique. Il n'y a donc pas pour nous, dans ce recours à la médiation presque ininterrompue du Christ, seulement une différence de degré et de valeur de nos actes, il y a une différence de qualité et de nature. Nous nous rendons participants de toute la dignité transcendante des opérations humaines de Jésus, et c'est pour cela même que nous avons le droit d'aller au Père avec confiance. *Tu in me, et ego in eis. Nemo venit ad Patrem nisi per me.*

III

Je n'ajouterai que quelques mots, messieurs et vénérés confrères, pour indiquer sommairement quelques conséquences de la doctrine que nous venons d'établir.

Il va de soi d'abord que c'est nous, prêtres, qui les premiers devons avoir à cœur de la comprendre, de l'apprécier, de l'admirer, de l'aimer et de nous en faire l'application. Cette médiation mille fois précieuse du Christ dans le cycle entier de nos relations avec Dieu, c'est à nous qu'elle est particulièrement proposée, notre vocation sacerdotale exigeant que nous fassions

dans nos vies à notre Maître adoré, à notre divin ami, la place la plus relevée et la plus vaste, de telle sorte qu'il y ait un envahissement progressif de lui, de sa lumière, de son influence, de son action en nous, jusqu'à produire la perfection de l'unité qu'il appelait de ses vœux quand il disait : *Ego in eis, ut sint consummati in unum*¹. Est-il douteux qu'un prêtre qui, sous l'inspiration de sa croyance à la médiation universelle et constante de Jésus, y recourrait tous les jours, plusieurs fois chaque jour, pour s'acquitter de ses devoirs de religion, un prêtre qui éprouverait le besoin, en chacun de ses mouvements d'âme vers le Père des cieux, de redire au fond du cœur : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, finirait par ne plus pouvoir se passer de Jésus-Christ, et dès lors réaliserait un plus haut degré de prêtrise? Le mot de saint Paul : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus*², deviendrait, à la lettre, sa devise personnelle.

Dans ce commerce assidu avec Notre-Seigneur, la délicatesse de sa conscience s'affirmerait toujours plus. On demande ce que c'est que le péché. Je réponds : Le péché, c'est tout ce que nous ne pouvons pas oser faire en union avec Jésus-Christ, notre introducteur et notre médiateur auprès de Dieu. Pensées, paroles, désirs, actions, nous voyons bien vite s'il nous est possible ou non de nous les permettre de compte à

¹ Joan. xvii, 23. — ² Galat. ii, 20.

demî avec celui qui nous est plus présent aux intimités de l'âme, que l'air et la lumière ne le sont à notre corps. La règle est sûre, le critérium est infaillible.

Sa piété s'éclairerait, s'affermirait, se dilaterait, s'épanouirait en fécondité merveilleuse, dût cette fécondité échapper aux regards des hommes et n'avoir que Dieu pour témoin. Sa piété, et surtout, dans sa piété, le noble attachement qui en est la fleur. *Simon, amas me?* Comment hésiter à répondre : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te*, quand des années et des années de sacerdoce que le temps emporte, donnent à ces relations avec le Christ le caractère d'une habitude prise de part et d'autre d'être décidément et inséparablement unis.

Lorsque nous serons bien pénétrés pour notre compte, soit par nos réflexions, soit par notre expérience, de l'excellence théorique et pratique de ce recours incessant au Médiateur, nous nous en ferons autour de nous, dans notre ministère privé et public, les apôtres convaincus. Au confessionnal, dans la direction des âmes que la grâce pousse à la vie intérieure, nous expliquerons le *per Dominum nostrum Jesum Christum*, comme nous venons d'essayer de le faire. Nous inspirerons l'attrait et le désir d'un christianisme où Jésus-Christ soit partout, où le chrétien use de lui et de son entremise sainte, jusque dans les moindres détails de l'exercice de la religion.

Ce n'est ni le lieu ni le moment d'exprimer

des inquiétudes sur le caractère et les tendances de la piété chez certains fidèles. Je m'en abstiendrai donc. Je dirai seulement que souvent je m'afflige, et que parfois j'ai peur, en voyant que la dévotion et les dévotions d'un grand nombre de catholiques s'allient avec l'ignorance ou tout au moins l'oubli de ce qui est l'élément premier, la moelle, la sève, de la vie chrétienne. La communion quotidienne, dit-on..., pousser à la communion quotidienne..., là est le remède à tous les maux. Eh ! certes, je ne méconnais pas les fruits et l'efficacité de la divine Eucharistie, mais à la condition cependant qu'on n'en fera pas une sorte de traitement empirique n'exigeant presque rien d'autre pour produire ses effets, que la bonne volonté de se rendre à l'église le matin et de s'agenouiller à la table sainte ; à la condition qu'en communiant sacramentellement au Christ, le plus fréquemment possible, on aura le souci de communier à lui moralement, c'est-à-dire de ne pas cesser d'user de lui, de sa société intime, de l'appoint et de l'appui qu'il nous offre pour suppléer à toutes nos insuffisances dans tous nos rapports avec Dieu. C'est par là qu'il faut commencer, ou, si l'on préfère, c'est là qu'il faut au plus tôt et le plus fermement possible aboutir.

Pourquoi, même devant des auditoires mélangés où se rencontreraient des indifférents, des incrédules, des adversaires, ne prêcherions-nous pas, du haut de la chaire, cette doctrine de la médiation universelle du Christ, étendue à l'acti-

vité entière de la conscience religieuse? Nous ne réussirions sans doute pas à donner, comme par enchantement, la foi à ceux qui ne l'ont jamais eue, à la rendre à ceux qui l'ont perdue; mais ne serait-ce pas un très grand avantage que de rehausser à leurs yeux la vie chrétienne, trop souvent mal jugée parce qu'elle est mal connue, en montrant, avec la sûreté d'un enseignement théologique exact, en quoi vraiment elle consiste; comment, pour franchir sur tous les points l'infinie distance qui la sépare de Dieu, elle s'appuie sur le concours et le secours de Jésus, en qui coexistent Dieu et l'homme? Un christianisme d'une telle envergure théorique et d'une telle application pratique, les dédommagerait du spectacle peut-être familier des fausses sentimentalités, des habitudes routinières, des conceptions étroites substituées à la beauté de l'idée et à la virilité des sentiments. Leur curiosité et peut-être leur bienveillance s'éveilleraient en faveur d'un système religieux où tout se tient, se lie et s'harmonise, la hardiesse des plus hautes théories à l'admirable facilité des déductions pratiques et de leur mise en œuvre. Que de préjugés, que de résistances s'émueraient devant le fier exposé doctrinal de notre foi, où passerait un souffle d'émotion sincère!

Le christianisme a surtout contre lui, dans le monde, de n'être pas compris.

INSTRUCTION DU SOIR

JÉSUS-CHRIST ET L'ÉGLISE

(CHRISTUS DILEXIT ECCLESIAM)

*Christus dilexit Ecclesiam, et se-
ipsum tradidit pro ea... ut exhiberet
ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non
habentem maculam aut rugam, aut
aliquid hujusmodi...*

(Eph. v, 25, 27.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Le Christ a aimé l'Église. Il l'aime aujourd'hui comme hier; il l'aimera demain comme aujourd'hui, nous devons l'aimer nous aussi. Fusions-nous de simples fidèles, ce serait là pour nous une obligation déjà motivée et impérieuse. Notre qualité et notre dignité de prêtres ajoute à cette obligation quelque chose de plus strict, puisque nous tenons de notre sacerdoce l'honneur d'occuper dans l'Église, œuvre du Christ, un rang plus élevé et d'y exercer une mission plus féconde. *Hoc sentite in vobis quod et in*